

## Tout peut basculer sur un rien

Comment devient-on un homme dans un arrière-pays à l'abandon qui n'a rien à offrir ?



★★★★ **Ce qu'il faut de nuit** Roman De Laurent Petitmangin, La Manufacture de Livres, 192 pp. Prix env. 16,90 €, 10,99 €

Dans le sillage de *Leurs enfants après eux* de Nicolas Matthieu (Goncourt 2018), qui campait une France provinciale et désolée,



Laurent Petitmangin nous emmène dans sa Lorraine natale. C'est là qu'il situe *Ce qu'il faut de nuit*, un premier roman sensible et pudique qui témoigne d'une trajectoire familiale tragique, d'une réalité sociale peu

évoquée en littérature, et d'un lien père-fils particulièrement investi.

Depuis la mort de sa femme, emportée par un cancer, un père élève seul ses deux garçons, Frédéric, dit Fus, et Gillou. Il se croit maladroit et hésitant dans sa façon de gérer leur quotidien sans la "moman", il n'a pourtant pas grand-chose à se reprocher. Simplement, la vie est terne dans cette région qui n'a rien d'un eldorado, les perspectives y étant peu emballantes. Pour preuve: c'est le parcours du combattant qui attend Gillou, bien décidé à poursuivre ses études à Paris malgré les embûches.

### Un silence grandissant

Fus a moins d'ambitions. Il étudiera à l'IUT du coin, à Metz. Est-ce par désœuvrement ou par besoin de reconnaissance? Toujours est-il qu'il commence à fréquenter un nouveau groupe d'amis, sympathisants du FN. Militant socialiste nostalgique de l'union de la gauche qui a "ressenti le besoin de retourner à la section comme d'autres celui de retrouver l'église", son père comprend mal cette attirance. Mais peine à évoquer franchement le sujet avec son fils. Entre eux, rien ne change d'abord: son père continue à partager sa passion du foot. Pourtant, petit à petit, le malaise s'installe, et avec lui un silence grandissant, voire angoissant.

"J'avais un fils différent et les gens semblaient s'en accommoder. Ou faisaient semblant. Fus n'était pas toxico, ce n'était pas une salope qui terrorisait le quartier, et ça leur suffisait." Si on se regarde et on se jauge, on fait aussi corps dans cet arrière-pays à l'abandon. Peut-être parce que condamner l'autre, c'est aussi condamner sa propre léthargie. Alors que Gillou s'est envolé pour

Paris, Fus tourne en rond. Pour autant, il n'envie pas son frère: il semble accepter son sort sans que cela paraisse une démission. Un engrenage est portant enclenché, qui mènera au drame.

Dans une langue en juste adéquation avec la modestie et la dignité de ses personnages, Laurent Petitmangin (né en 1965) dépeint une France marginalisée, éloignée de tout, qui n'intéresse personne. Ouh, pourtant, la lumière de la mi-août est si délicate. Car la beauté est là pour qui sait la cueillir.

### Menacé par l'ombre

À travers le portrait de ce père happé par le désarroi, hier dépourvu face à sa femme malade, aujourd'hui impuissant face aux dérives de son fils, Laurent Petitmangin met le projecteur sur un homme simple, qui se pose les bonnes questions sans pouvoir aller plus loin. Il y a une infinie pudeur dans ce qui se joue dans ce

trio familial, à travers un lien aussi fort que menacé par la part d'ombre de chacun.

Quelle est notre responsabilité face à ce qui nous arrive? Comment devient-on un homme? L'équation est délicate pour une jeunesse en manque de repères, qui n'a ni la force ni la recette pour croire en son avenir, et pour qui tout

peut basculer sur un rien. Déjà prix littéraire Georges Brassens et prix Stanislas du premier roman, en lice pour le prix Femina, *Ce qu'il faut de nuit* est en cours de traduction dans quatre pays – Allemagne, Italie, Pays-Bas et Angleterre. Ce succès n'est que mérité.

Geneviève Simon



Laurent Petitmangin

### Extrait

"On faisait bonne figure pendant les repas. On se gardait de lancer des discussions. C'est Gillou qui le faisait à notre place. On restait d'accord sur plein de choses. À se demander comment c'était possible. Comment, en trainant avec des fachos, pouvait-on aimer ce que nous avions toujours aimé? Il continuait à passer les Jean Ferrat de la moman, comme il le faisait depuis qu'elle était morte. Bordel, il comprenait les paroles? 'Desnos qui partit de Compiègne accomplir sa propre prophétie.' Comment pouvait-il encore fredonner cette chanson? Il traînait maintenant avec ceux qui l'avaient foutu dans le train. Pourtant, je ne disais mot. Une fois seulement, je lui avais demandé de se taire. Gillou m'avait regardé, avait souri à son frère, un clin d'œil, le vieux n'est pas de bonne humeur ce soir."